

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 32

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181435>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 12 Août 1871.

Nos promenades.

II

Descendons maintenant du côté du lac. Autrefois un chemin délicieux conduisait des deux côtés d'Ouchy le long du rivage, à travers les saules, les acacias ou les vernes. Un propriétaire généreux qui comprenait, qu'à moins de manger soi-même l'herbe de ses pelouses, on n'en jouit pas davantage en en privant les autres qu'en en partageant le plaisir avec eux, ouvrait toute grande au public une magnifique propriété que tout le monde respectait.

La campagne Haldimand était la promenade favorite du dimanche. A travers les massifs on voyait passer les robes blanches et courir les enfants joyeux. On passait même devant la villa habitée par l'aimable propriétaire et parfois on le rencontrait souriant, cherchant à lier conversation avec ses hôtes et à leur faire les honneurs de son paradis.

Aujourd'hui des propriétaires jaloux se sont barricadés dans leurs pelouses et leurs bosquets, transformés en déserts et abandonnés des oiseaux et des enfants. Je ne sais s'ils mangent leur herbe, mais je sais bien que le public, au risque de se jeter dans l'eau, en est réduit à se tenir en équilibre sur un chemin pierreux et rude et à se griller au soleil en dehors des bosquets qui n'ombragent plus personne.

Si l'on pousse jusqu'à la ruine on la trouve entourée d'une barrière. Ce n'est que plus loin qu'on retrouve un peu d'ombre au bord du lac. Mais si l'on veut continuer sa route jusqu'à Pully, une défense de l'édilité de l'endroit vous interdit jusqu'aux berges naturelles que le lac a ouvertes à tous, en dehors des propriétés et des bornes !

Repoussé de toutes parts du côté du lac, le promeneur apercevant au dessus de Lausanne des hauteurs boisées, s'engagera dans un vallon enchanteur bordé de prairies en talus et au fond duquel on entend sauter et bruire un ruisseau frétilant. Le chemin traverse des vergers et monte en pente douce jusqu'à l'ancien tir de Montmeillan... Tout-à-coup : Halte-là ! N'allez pas plus loin ! Une pancarte vous annonce que ce coin charmant est destiné aux pestiférés et qu'il vous est interdit, si vous ne l'êtes pas.

Pour monter au Signal, vous voilà forcés de suivre une grande route, d'où part un chemin sans arbres

qui vous amène au sommet complètement frit, et prêt à être servi chaud sur la table de Gargantua.

Oh ! nos promenades d'autrefois ! où sont-elles, je vous le demande ? Il est vrai que la population de Lausanne est doublée, que le prix des vivres est augmenté et que la vie est plus dure. Eh bien ! voilà pourquoi au lieu de nous promener autour de Lausanne, nous avons adopté, à l'imitation des Anglais, le séjour de la montagne.

Une famille qui se respecte ne saurait se dispenser d'aller villégiaturer à la montagne. Pour peu que vous ayez perdu de vue quelqu'un pendant huit jours, si vous le rencontrez, soyez sûr qu'il vous dira d'un air important : J'étais à la montagne ! — Remarquez qu'il y en a qui s'enfermeraient plutôt chez eux pendant quelques jours pour pouvoir se vanter après d'être allés à la montagne.

Du temps que les Lausannois se promenaient autour de Lausanne, il y avait de petits restaurants charmants tels que les bains de Chailly, l'Hôtel-de-Ville de Prilly, la ferme de Rovéréaz, l'Abordage, le Chalet-des-enfants et autres, dont quelques-uns existent encore, et où l'on allait manger des beignets en les arrosant de petit vin blanc.

A la montagne, on a du fromage qui se coupe à la hache, quand on en a. On ne sait où se cacher quand il pleut, ce qui arrive les trois-quarts du temps. On risque sa chaussure, ses jambes et souvent sa vie à chaque promenade qu'on fait en dehors d'un chalet enfumé. On gèle toutes les nuits et la plupart des jours. Mais on peut dire qu'on a été à la montagne, ce qui permet de porter un grand bâton et un chapeau avec un voile. Certes, depuis que les hommes se sont avisés de porter des voiles, je comprends que M^{me} Mink et autres songent à émanciper les femmes. Ces messieurs sont vraiment trop jolis avec leurs voiles. Il est naturel que les femmes en soient jalouses.

De mon temps... ah ! mais pardon, je suis forcé de vous quitter pour ma promenade. J'ai trois heures de chemin de fer et six heures de montée pour me rendre à mon chalet où ma famille m'attend. Quelle délicieuse journée je vais passer ! Mais où donc est mon voile ?...

Un vieux grognon.

Nous lisons dans la *Revue chrétienne* ce passage que nous recommandons à ceux qui n'ont vu dans la dernière guerre que l'accomplissement des des-

seins de la Providence, et, dans l'horreur des batailles, qu'un mal nécessaire au triomphe du protestantisme de Berlin :

« Le mal que la guerre a fait au protestantisme est incalculable. Déjà il n'était plus en trop grand honneur parmi nos contemporains et ne semblait pas à la hauteur de sa mission, au milieu de la terrible crise religieuse que nous traversons. Depuis longtemps l'ère des conquêtes spirituelles s'était fermée pour lui. Il avait perdu, par sa faute, les sympathies d'un bon nombre d'esprits généreux élevés dans son sein, sans réussir à attirer les catholiques que leur conscience forçait à rompre avec leur Eglise. Dieu veuille que la guerre de 1870, coïncidant avec le concile, ne lui ait pas donné le coup de grâce et que la même année ne frappe les deux principales Eglises de la chrétienté d'une commune et irrémédiable déchéance ! En France, malgré les misères, les dissensions, les querelles mesquines qui divisent les Eglises, on avait fini par s'occuper du protestantisme. Ses représentants étaient estimés, ses écrivains lus, son histoire étudiée ; on commençait à s'intéresser à ses destinées. Que va-t-il devenir maintenant que, pour tant de Français, protestant et Prussien sont synonymes ? Il est à craindre, au surplus, que cette guerre n'ait ébranlé la foi dans un grand nombre d'âmes et rejeté vers l'athéisme ceux qui ne savent pas distinguer la religion des abus auxquels on la fait servir. »

Fleurs de sang.

Pendant que nous faisons la guerre,
Le soleil a fait le printemps ;
Des fleurs s'élèvent où naguère
S'entretenaient les combattants.

Malgré les morts qu'elles recouvrent
Malgré cet effroyable engrais,
Voici les calices qui s'ouvrent,
Comme l'an dernier, purs et frais.

Comment se bleuit la pervenche ?
Comment le lys renait-il blanc,
Et la marguerite encore blanche,
Quand la terre a bu tant de sang ?

Quand la sève qui les colore
N'est faite que de sang humain,
Comment peuvent-elles éclore
Sans une tache de carmin ?

Leur semble-t-il pas que la honte
Des vieux parterres envahis
Jusqu'à leurs cervelles monte
Des entrailles de leur pays ?

Sous nos yeux, l'étranger les cueille
Pas une ne lui tient rigueur,
Et quand il passe, ne s'effeuille
Pour ne point sourire au vainqueur ;

Pas une ne dit à l'abeille :

« Je suis cette fois sans parfum ; »

Au papillon qui la réveille :

« Cette fois tu m'es importun. »

Pas une, en ces plaines fatales
Où tomba plus d'un pauvre enfant,
N'a par pudeur, de ses pétales
Assombri l'éclat triomphant.

De notre deuil tissant leur gloire,
Elles ne nous témoignent rien,
Car les fleurs n'ont pas de mémoire,
Nouvelles dans un monde ancien.

O fleurs, de vos tuniques neuves
Refermez tristement les plis,
Ne vous sentez-vous pas les veuves
De jeunes cœurs ensevelis ?

A nos malheurs indifférentes
Vous vous étalez sans remords ;
Fleur de France, un peu nos parentes,
Vous devriez pleurer nos morts.

(Revue des Deux Mondes.)

SULLY-PRUDHOMME.

L'Alfa.

Extrait d'un mémoire présenté à la Société des sciences naturelles, par le Dr NICATI.

J'ai été témoin dans mon dernier séjour en Algérie, au commencement de la présente année, de la création et du développement d'une industrie importante, basée sur la récolte d'une graminée, croissant spontanément et en très grande abondance dans les terrains secs et sablonneux du pays. Il s'agit de l'*alfa* ou *stipa tenace*, plante graminée, vivace, croissant spontanément en Espagne dans les mauvais terrains secs et montueux, qui occupe en Algérie, surtout dans la province d'Oran, de vastes espaces sur les collines rocailleuses du Tell, et s'étend en territoire arabe sur les plateaux arides et desséchés qui se prolongent jusqu'aux limites du Sahara.

Les feuilles de la *stipa tenace* sont presque cylindriques, longues d'un pied et demi à deux pieds ; son chaume s'élève à la hauteur de plus de trois pieds ; il se termine par une panicule de fleurs, dont une des valves se prolonge en une très longue barbe soyeuse.

Ce sont les feuilles de la *stipa* dont on fait usage depuis un temps immémorial, les Espagnols et les Arabes tressent avec ces feuilles une chaussure ou espèce de souliers fort en usage. Ils fabriquent aussi des tresses avec lesquelles ils confectionnent des paniers profonds qui servent pour emballages et remplacent sur les bords de la Méditerranée les brouettes et les hottes pour le transport des fruits, des légumes, des terres, des pierres et autres objets. Ce sont ces mêmes feuilles qui, sous le nom de *sparterie*, composent les petits tapis de pied, unis ou plucheux et teints de diverses couleurs, usités dans les appartements. Elles sont aussi employées à la confection de nattes et de cordages d'une grande solidité.

Mais c'est à la fabrication du papier que l'industrie anglaise a surtout appliqué depuis quelques années les feuilles de l'*alfa*. Dans le principe, c'est l'Espagne qui exportait en Angleterre cette marchandise, et